

M. Othon Friesz réalisera au bout de cette voie. C'est certainement un artiste très doué, laborieux, un chercheur de neuf, un coloriste notoire.

§

A la galerie Boutet de Monvel, exposition d'œuvres de M. **Marcel Lenoir**. Un préfacier qui n'est peut-être que M. Marcel Lenoir lui-même synthétise les opinions de l'artiste en disant : « On ne peint pas d'après la nature, on pense d'après nature », et M. Marcel Lenoir cherche beaucoup et réfléchit beaucoup. Il n'y a pas grand mal pour lui à dédaigner le métier, car il le possède très bien ; la preuve en est fournie par de nombreux dessins et par des études prestes, volontaires et appuyées. Une très intéressante présentation d'un sujet religieux, une *Vierge à la houlette*, en des atmosphères différentes et en des décors dissemblables, avec des jeux de teintes commandés par la lumière de l'heure, offre une tentative intéressante. Deux bonnes toiles, *la Toilette* et *le Grenier*, s'imposent à l'attention par d'âpres qualités de rendu. C'est d'un art en général un peu dur, mais qui sait avoir parfois de clairs sourires. On ne peut d'ailleurs rester indifférent devant le gros effort incessant de cet artiste.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

M. Franz Hellens : *Les Clartés Latentes* (association des Ecrivains Belges, Bruxelles). — M. Carton de Wiart : *Les Vertus Bourgeoises* (Van Oest, Bruxelles). — M. Maurice Kunel : *Baudelaire en Belgique* (Société Nouvelle, Mons). — M. Jean Berlaer : *Les Images* (Dickinson, édit. Bruxelles). — M. Lode Baekelmans, *Tille* (Uitgave Plantin, Anvers). — Le Théâtre d'auteurs belges. — L'enquête de la S. I. M. sur le théâtre musical belge — « Enfants Rois » au théâtre de la Monnaie. — Mort du compositeur Edgar Tinel.

M. Franz Hellens, à qui nous devions déjà *les Hors le Vent*, un livre de contes dont je vantai ici même l'âpre et fantastique originalité, vient de publier un nouveau volume : **les Clartés Latentes**, vingt contes et paraboles, non moins originaux et fantastiques mais dans un mode aussi lumineux, aussi clair, aussi vibrant de vie, aussi évocateur d'espace et de souffles intrépides, que celui du précédent livre nous donnait l'impression d'une atmosphère lugubre, humide, obscure, opaque et étouffante. Ce volume forme le pendant et aussi l'antithèse de l'autre. Le style même des *Clartés Latentes* est aussi souple, aussi élégant, gracieux et limpide que celui des *Hors le Vent* était tendu, crispé, grimaçant, corrosif. Je ne sais toutefois auquel des deux livres j'accorderais la préférence. Tous deux me paraissent réussis dans leur manière. Et après nous avoir, par le premier, donné des impressions de malaise et de cauchemar, par le second M. Hellens nous transporte dans un délicieux monde de rêves et de chimères fleuries. Après un album de poignantes eaux-fortes, il

nous a offert des aquarelles d'une blondeur éthérée et caressante. L'affabulation de *ces nouveaux* contes est aussi vague et énigmatique que celle des récits précédents. Ce sont surtout des suites d'impressions variées et fugaces. Dans tous les cas cette nouvelle œuvre achève de situer M. Franz Hellens au tout premier rang de nos jeunes écrivains.

M. Van Oest a eu l'excellente idée de nous donner une édition de luxe de **Vertus Bourgeoises**, le roman où M. Carton de Wiart, racontant la révolte des Belges contre les Autrichiens, à la fin du XVIII^e siècle, en a profité pour nous peindre Bruxelles et les Bruxellois de cette époque avec infiniment de verve, de pittoresque, d'humour, de délicate satire et aussi de ferveur vaguement mélancolique. M. Amédée Lynen, un maître dessinateur, était tout désigné pour illustrer ce beau livre et en rehausser les innombrables épisodes par de spirituelles et pimpantes aquarelles.

Un livre appelé, me semble-t-il, à un grand succès en France, est **Baudelaire en Belgique** de M. Maurice Kunel. Il complète la série de tant d'ouvrages intéressants consacrés au poète des *Fleurs du Mal*. Non seulement il ajoute quantité de faits nouveaux et de détails inédits à ce que nous savions sur le caractère et l'existence d'une personnalité éminente entre toutes, mais il est fort agréablement composé et écrit.

A recommander aux lettrés autant qu'aux bibliophiles : **Images**, comédie-féerie en deux actes, par M. Jean Berlaer, une toute charmante bluette dont l'archaïsme se pare d'une grâce exquise, éditée en un album du meilleur goût, pour lequel M. Constant Van Offel a composé des dessins luttant de joliesse et d'élégance primesautière avec le texte et pouvant rivaliser avec ce que les Anglais, passés maîtres en ce genre, Walter Crane entre autres, créèrent de plus réussi.

Qu'il me soit permis de toucher un mot d'un excellent roman en néerlandais, **Tille**, de M. Lode Baekelmans. En attendant qu'une plume plus compétente vous dise tout le mérite littéraire de cette œuvre, je crois pouvoir en signaler déjà les savoureuses et pittoresques évocations des quartiers maritimes de notre grand port d'Anvers. L'histoire de Tille est fort touchante, le caractère du personnage bien étudié et présenté, mais c'est surtout l'atmosphère, le décor, le milieu, l'entourage dans lequel il se meut qui nous l'éclaire, nous l'anime, et nous le fait vibrer et palpiter d'une vie si intense.

Le **Théâtre d'auteurs belges**, dont l'existence matérielle est désormais assurée par de larges subsides des pouvoirs publics, sera inauguré sur la scène du Parc et sous la direction de M. Victor Reding, par *Balduset Josina*, pièce en trois actes et six tableaux de M. Paul Spaak. Le comité de lecture a choisi en outre, parmi les 90

pièces qui lui furent soumises, *la Nuit de Shakespeare*, de M. Horace Van Offel, *l'Angoisse*, de M. Gaston Heux, *Vivia Perpétua*, de M. de Tallenay.

Le théâtre flamand de Bruxelles a représenté au commencement de novembre une traduction de *Perkin Warbeck*, le drame de votre chroniqueur, qui fut créé l'an dernier par la Société dramatique « Euterpe ». Les artistes du théâtre flamand ont aussi joué cette pièce, d'ailleurs montée avec beaucoup de soins et de luxe, de façon à mériter les éloges unanimes de la critique et les applaudissements d'un nombreux public.

La revue **S. I. M.**, poursuivant son enquête sur le théâtre musical belge, publie entre autres une importante réponse de M. Charles Delgouffre, l'éminent pianiste, le compositeur distingué et le très averti critique du journal *le Petit Bleu*. M. Delgouffre ne ménage pas plus la vérité à nos producteurs qu'à nos consommateurs de musique. C'est très courageux, très crâne et très juste : « En Belgique, dit-il, une inexorable et incurable suffisance (qu'ils prennent pour le bel orgueil dévolu aux créateurs) étreint la plupart des artistes. Ils ne reconnaissent comme beauté que celle de leurs œuvres. Ils manquent d'altruisme et souvent de la culture générale sans laquelle il n'est pas d'artiste complet, vraiment créateur. Pourquoi n'ont-ils pas aussi davantage le souci, la fierté, le salutaire orgueil de vouloir être belges, exclusivement, et, l'étant, de le demeurer ? L'esprit obstiné de dénigrement remplace chez nous la radieuse camaraderie d'art et l'effort commun, le soutien réciproque y sont presque inconnus. » Mais tout le morceau est à lire et nous y renvoyons les lecteurs du *Mercur*.

Après celle de M. Delgouffre, la S. I. M. insère aussi les réponses de MM. Jules Destrée, Théo Ysaye, Henry Maubel.

Au Théâtre de la Monnaie, on a représenté **Enfants-Rois**, de Humperdinck, un conte de fées bien triste et souvent d'une obscurité par trop tudesque, mais pour lequel le musicien a écrit une partition adorable, le digne pendant de celle de *Hansel et Gretel*. Aussi le succès est-il allé au compositeur, puis aux interprètes, très vaillants, et aussi au metteur en scène.

Le Conservatoire de Bruxelles vient de perdre son directeur, **M. Edgard Tinel**, compositeur de grand talent, excellent surtout dans la musique religieuse et dont certains oratorios, *Franciscus* et *Godelive*, établirent la réputation de leur auteur à l'étranger, notamment en Allemagne. M. Tinel procédait de Schumann et de Mendelssohn plutôt que de Beethoven et de Wagner. Sa science et son érudition surpassaient peut-être ses dons de créateur, quelque solides, sympathiques et estimables que fussent ceux-ci. Son successeur nous

paraît tout indiqué : M. Paul Gilson, assurément le meilleur de nos compositeurs.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Gerhart Hauptmann et le prix Nobel. — Le cinquantième anniversaire et la mort d'Uhland. — M. Herbert Eulenberg et le prix Schiller. — Memento.

Une feuille humoristique qui sert de supplément hebdomadaire au *Berliner Tageblatt* et qui s'intitule *Ulk* publiait, en première page de son numéro du 15 novembre, deux portraits symboliques de **Gerhart Hauptmann** et de **Ludwig Uhland**. C'était précisément le cinquantième anniversaire de la mort de l'un et de la naissance de l'autre. Uhland, tenant en main ses *Discours politiques*, s'écriait : « Chez moi cela n'alla pas sans une goutte d'huile démocratique », et Hauptmann, serrant sous son bras un exemplaire des *Tisserands*, de répondre : « Et chez moi pas sans vinaigre démocratique. » Cette image, inspirée d'un mot qu'aimait Bismarck, fait-elle allusion à l'onction du vieux poète souabe et à l'acidité de son jeune confrère silésien? On ne sait. En tous les cas elle évoque un rapprochement que le hasard seul des concordances de dates permettait de faire, car l'on ne saurait imaginer talents plus dissemblables, et en tous les cas elle prête, pour tous deux, à une interprétation, sinon fausse, du moins rudimentaire.

Jamais écrivain allemand n'a été fêté comme le fut Gerhart Hauptmann. Goethe, dans ses années de gloire, ignorait la popularité et il est sans exemple que l'on ait ainsi porté sur le pinacle un auteur dont on avoue, sans fard, qu'il convient encore d'attendre son chef-d'œuvre, ce qui équivaut à dire que les 22 pièces de théâtre qu'il a fait représenter, sans oublier ses romans, n'ont point droit à ce qualificatif.

Durant toute une semaine, les théâtres de l'Allemagne ont mis à la scène des œuvres dramatiques de Gerhart Hauptmann. A Berlin ce fut véritablement une rage. Le *Kleines Theater* commença la série avec *Michael Kramer* qui fut, il y a onze ans, un des plus retentissants insuccès de l'auteur. Au *Schauspielhaus*, théâtre royal qui longtemps bouda l'écrivain considéré comme trop « révolutionnaire », on se contenta de *la Cloche engloutie*. Le *Berliner Theater* et le *Deutsches Theater* suivirent, ce dernier avec *Schluck und Jau*, puis le *Schiller-Theater*, avec *Elga*, et enfin ce fut le tour du *Lessing-Theater*, dirigé par M. Otto Brahm et considéré comme le théâtre de Hauptmann par excellence. Les habitués de cette scène littéraire purent assister à un véritable « cycle », car, après la 450^e représentation des *Tisserands*, ils écoutèrent *la Pelisse de Castor* et la